

# Peut-on encore être historien ?

*La crise actuelle résiste à la quête rituelle des précédents historiques. Se déployant dans une temporalité indéterminée qui échappe aux historiens, elle est en même temps une occasion de repenser l'utilité de leur métier dans une société transformée.*

Par Patrick Boucheron

La question que lui posait sa fille : « Mais c'est quand, la dernière fois qu'on s'est confiné comme ça ? » son historien de père ne sut quoi répondre. Il n'ignorait pas ce qu'on attend ordinairement de sa profession : trouver des précédents, rassurer sur les continuités, éteindre le feu de l'événement. Pourtant, en ce jour du début de l'été 2020, sa science des commencements ne lui servait à rien : on lui demandait une date, il ne pouvait qu'avouer, penaud, qu'il n'y en avait pas. Des villes entières confinées par mesure de conservation de ce qu'on appelait déjà la « santé publique », oui, cela avait été expérimenté il y a bien longtemps – à la fin du xiv<sup>e</sup> siècle en Italie, et pour la première fois sans doute à Raguse, aujourd'hui Dubrovnik, en 1377. Mais c'était pour prévenir les résurgences de la Grande Peste apparue en Europe trente ans plus tôt. Or l'histoire est aussi affaire d'ordres de grandeur : rien de commun entre la Peste noire qui tua sans doute plus de la moitié de la population européenne et le bilan, pourtant meurtrier, de la Covid-19 aujourd'hui ; rien de commun non plus entre une ville mise sous quarantaine et la moitié de l'humanité confinée.

## La première fois

Non, décidément, il n'y avait pas de réponse historique à cette question, sinon celle qui constate le cinglant de l'événement, car ce qui faisait coupure, sa fille avait raison de le remarquer, était moins l'épidémie en elle-même que les moyens mis en œuvre pour tenter de l'éradiquer. Et ce en vertu du fait que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité à cette échelle et avec cette force indiscutable de l'évidence, il parut impossible à la plupart des gouvernements du monde, y compris les plus cyniques ou les plus ignorants, de ne pas tout sacrifier à la valeur inconditionnelle



**L'AUTEUR**  
Membre du comité scientifique de *L'Histoire* et professeur au Collège de France, Patrick Boucheron a notamment dirigé *L'Histoire mondiale de la France* (Seuil, 2017) et mène actuellement des recherches sur la Peste noire. Son dernier ouvrage, *La Trace et l'Aura. Vies posthumes d'Ambroise de Milan, iv<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècle* est paru au Seuil en 2019.

de la vie humaine. « C'était quand la première fois ? » C'est aujourd'hui la première fois. Inutile donc de faire le malin : on ne pouvait qu'abdiquer le pouvoir de se dire historien en se ralliant à la conscience commune de l'événement en cours.

Me permettra-t-on ici un souvenir personnel ? S'il m'est cher, c'est qu'il concerne l'aventure collective de la revue *L'Histoire*. Quelques jours après le 11 septembre 2001, on réunit le comité de rédaction que je venais de rejoindre. Chacun fit part, avec franchise, de son désarroi ; on parlait non pour proclamer ce que l'on croyait savoir mais pour partager ce que l'on savait ignorer. Si les historiens écrivent pour voir venir, force était de constater qu'ils n'avaient rien pu prévoir. Et ceux qui avaient côtoyé de près la décision publique (c'était notamment le cas de l'historien Jean-Michel Gaillard, mort en 2005, et dont je me souviens avec émotion du témoignage en ce jour) n'étaient pas mieux armés face à l'irruption soudaine de l'imprévisible. Bien sûr, nous composâmes dans l'urgence le dossier que l'on croyait devoir faire : s'y croisaient des sicaires du 1<sup>er</sup> siècle et des anarchistes russes, mobilisés pour « mettre en perspective » l'attaque terroriste qui avait plongé le monde dans la sidération. Mais ce que je retins de cette expérience fut moins l'exercice de concordance des temps que l'incertitude initiale qui l'avait rendu possible, en mettant en suspens la capacité de jugement des historiens sur la dernière catastrophe en date.

Nous fûmes sans doute nombreux, chercheurs et pédagogues, qui depuis mars 2020 en firent l'expérience : si l'on souhaitait travailler à devenir historien (car on n'en a jamais fini de devenir historien), il fallait accepter de ne pas l'être continûment, immédiatement, et systématiquement. On peut appeler cela, banalement, le doute constitutif à toute démarche de connaissance, car la discipline historique ne s'excepte pas plus de



l'épistémologie commune qu'elle ne se sépare des conditions ordinaires de l'expérience humaine. Si l'on peut estimer à bon droit que le métier d'historien est mis à l'épreuve par la crise sanitaire mondiale, ce n'est certes pas dans ses usages publics : l'histoire, comme marché du divertissement, du savoir et de la notoriété, demeure florissante. Ce n'est pas davantage dans ses méthodes et ses paradigmes, tout aussi robustes. C'est, plus profondément, comme science et comme conscience.

Comme science d'abord. Car contrairement à une idée reçue, lorsque la discipline historique exhibe avec suffisamment de franchise son incertitude constitutive, elle n'affaiblit pas son autorité mais affirme au contraire sa scientificité. En France comme ailleurs, l'épidémie de Covid-19 a mis sur le devant de la scène des questions essentielles sur les rapports entre production des savoirs scientifiques, exercice du pouvoir et contrôle démocratique. Il est difficile désormais d'ignorer la part que prennent les enjeux de financement, de notoriété ou de rivalité dans l'établissement d'un fait scientifique. Sans doute, la croyance sociale dans sa neutralité n'en sort pas indemne, mais c'est à la faveur d'une meilleure compréhension de la nature essentiellement politique de la fabrique de science.

Dès lors, des questions qui pouvaient sembler techniques et strictement professionnelles, comme celle de l'évaluation des publications scientifiques, apparaissent comme devant être discutées collectivement. Elles concernent les historiens, comme tous les autres chercheurs, dans l'exercice concret de leur métier. Prenons un exemple précis : depuis les années 1930

### Peste noire

Sur cette miniature illustrant la *Chronique* de Gilles Le Muisit, on enterre les cercueils des victimes de la peste qui ravagea Tournai en 1348. Au XIV<sup>e</sup> siècle, des villes entières furent aussi confinées, mais rien de comparable avec la Covid-19 : l'épidémie avait tué plus de la moitié de la population européenne.

### Notes

1. Cf. C. Charle, « L'organisation de la recherche en sciences sociales en France depuis 1945 : bref bilan historique et critique », *Revue d'histoire moderne contemporaine*, n° 55-4bis, 2008/5, pp. 80-97.
2. Cf. G. Calafat, « Fictions de la "continuité pédagogique" », *Par ici la sortie*, n° 1, Seuil, juin 2020, pp. 44-49.

au moins, les grands congrès internationaux scandent l'avancée de la discipline et l'organisation de colloques est la pratique la plus commune de l'administration de la recherche, tant du point de vue de l'avancée des carrières que de la publication des résultats. Or le procès en inefficacité de tels rassemblements ritualisés est instruit depuis longtemps : dès 1993, Jacques Le Goff dénonçait la « colloquite » comme une « maladie scientifique »<sup>1</sup>. La prise de conscience du péril climatique ajoute aujourd'hui des arguments contre ces pratiques inutilement énergivores. Comment concilier demain l'exercice d'une recherche préoccupée par la mondialité de ses enjeux et la limitation des moyens de transport ?

A cette question les apôtres béats de la dématérialisation numérique ont des solutions prêtes à l'emploi. Ce sont celles qui ont été mobilisées avec plus ou moins de bonheur dans les pratiques d'enseignement durant ces derniers mois. Si elles ont rendu bien des services, elles ont aussi montré immédiatement leurs limites. On a pu ainsi se livrer à une expérience grandeur nature sur les effets pédagogiques de la distance et de la présence<sup>2</sup>. Il faudra, pour résoudre ces contradictions, inventer de nouvelles pratiques d'enseignement. Même chose pour l'organisation concrète de la recherche : soudainement délivrés des contraintes de leur métier et se croyant quittes de toute « obligation », certains historiens (et ici, le genre masculin n'est évidemment pas neutre) ont profité du confinement avec une joie mal dissimulée pour « avancer des dossiers ». Avanceront-ils encore longtemps, tandis que l'accès aux bibliothèques et aux fonds ▶▶▶

►►► d'archives demeure limité ? Si c'est le cas, ils devront sans doute s'expliquer sur l'idée qu'ils se font de l'administration de la preuve.

L'épistémologie n'est pas une science hors-sol, pas plus que l'exercice de l'histoire n'est une activité de l'esprit se déployant dans l'éther des idées. Elle exige certains lieux, certaines rencontres, certaines durées. Or l'épidémie, littéralement, nous disloque. Blessant notre rapport à l'espace, elle attend aussi à notre conception du temps. En ce sens, l'histoire est aussi mise à l'épreuve en tant que conscience commune, ou imaginaire collectif, de la condition des temps. Avant de demander aux historiens de métier de discipliner l'ordre du temps, avant de les enrôler dans des entreprises politiques de mémorialisation immédiate de l'événement, demandez-leur de poser un diagnostic sur les changements en cours de la condition historique. Que deviennent, au feu de l'événement, nos conceptions de l'attente, de la durée et du changement social ? Entre les formes du déni (« tout va revenir à la normale et il n'y paraîtra rien ») et l'abandon à la tentation collapsologique (« plus rien ne sera comme avant et l'ancien monde est définitivement perdu »), se manifeste l'incapacité de comprendre en termes historiques ce qu'il nous arrive, c'est-à-dire de raisonner en moments et en périodes, sachant que la durée de ces moments et de ces périodes n'est jamais donnée à l'avance, mais déterminera après coup *un certain temps*.

Chacun comprend aisément la charge d'anxiété que porte cette simple expression : « pour une période indéterminée ». Elle affecte le travail de l'historien en tant que l'historien s'attelle aussi, comme tout le monde, et aussi désemparé que quiconque, à ce que le poète italien Cesare Pavese appelait le métier de vivre. Comment l'exercer lorsque notre capacité de récit nous est provisoirement ôtée ? En comparant le sida aux grands épisodes épidémiques du passé, des chercheurs ont pu mettre au jour dans les années 1980 les invariants de la structure narrative qui les rendent socialement intelligibles. A une première phase de déni doit succéder une prise de conscience de la nécessité de mesures de contrôle, ouvrant la possibilité de la fin de l'épidémie. C'est un drame en trois actes, et il faut toujours qu'il y en ait trois pour que se maintienne l'illusion de la prévisibilité<sup>3</sup>. Mais quand et comment s'achève le troisième acte, quand peut-on déclarer la fin de l'épidémie ? Nul ne le sait ni le peut prévoir.

On ne peut rien savoir d'une maladie nouvelle qui surgit, on apprend d'elle. On apprend en observant, en expérimentant, en testant. Sans doute apprend-on aussi en la comparant à ses formes plus anciennes, mais les historiens de la médecine nous mettent en garde contre l'idée qu'il y aurait, en matière d'épidémiologie, des leçons à tirer du passé. Bien davantage que la peste de Marseille de 1720 ou que l'épidémie de choléra de 1832, c'est sans doute la référence à la grippe

espagnole de 1918-1919 qui a été la plus sollicitée comme précédent à la Covid-19. Or ce n'est que très récemment que cet épisode, sinon oublié du moins négligé par les politiques de mémoire, pour des raisons qui ont à voir au rapport entre la guerre et l'épidémie, est revenu au-devant des préoccupations. Car les institutions en charge de la veille sanitaire mondiale en ont fait, depuis les premières apparitions du virus H1N1 en 2001, le point de référence de toutes les prédictions. Or dans ce cas, comme l'ont montré Guillaume Lachenal et Gaëtan Thomas<sup>4</sup>, les protocoles mis en œuvre lors de l'épidémie de Sras en 2003 se sont révélés inadaptés puisqu'ils étaient destinés à combattre un virus ne donnant que très rarement des formes asymptomatiques, ce qui n'est pas le cas de la Covid-19.

« La pandémie qui balaie actuellement la planète est sans précédent. Nous avons connu des

épidémies plus mortelles, mais elles étaient plus circonscrites ; nous avons connu des épidémies presque aussi étendues, mais elles étaient moins mortelles. » Ainsi débute la contribution de George A. Soper, épidémiologiste américain dans la revue *Science*, que l'on vient opportunément de traduire en français. L'article date de mai 1919, et concerne la grippe espagnole. « Nul ne semble savoir ce qu'est la maladie, d'où elle vient, ni comment y mettre fin<sup>5</sup>. » En cette même année 1919, Lucien Febvre s'interrogeait sur l'utilité de l'histoire « dans un monde en ruines ». Il s'y demandait : « Ai-je le droit, historien que j'étais, de reprendre ma besogne d'historien ? » Allait-on « remettre à une vieille routine le soin de donner une place à l'histoire »<sup>6</sup> ? Il ne valait mieux pas. Et voici pourquoi il appelait à imaginer de nouvelles pratiques, de nouveaux objets, de nouveaux paradigmes. Mais si Lucien Febvre remettait radicalement en cause la possibilité même qu'il y ait une histoire, c'était pour travailler à la rétablir dans sa dignité intellectuelle et dans son utilité sociale. Nous en sommes là également. ■



LUCIEN FEBVRE

**Le doute** En 1919, après la Grande Guerre et la grippe espagnole, l'historien s'interrogeait sur l'utilité de sa discipline dans un monde en ruines.

#### Notes

3. Cf. C. E. Rosenberg, « What Is an Epidemic? AIDS in Historical Perspective », *Daedalus* 118, 1989, pp. 1-17.

4. G. Lachenal, G. Thomas, « Covid-19: When History Has No Lessons », *History Workshop* [en ligne], 30 mars 2020.

5. G. A. Soper, *Leçons d'une pandémie*, Allia, 2020, p. 7.

6. L. Febvre, « L'histoire dans le monde en ruines » (leçon inaugurale de la chaire d'histoire moderne de l'université de Strasbourg, le 4 décembre 1919), *Revue de synthèse historique*, t. 30, n° 88, février-juin 1920, pp. 1-15.